1

Qui suis-je ?

Je n'en sais rien.

J'ai perdu mes papiers d'identité et n'ai, de ce fait, aucune existence légale. Nom, prénom, date et lieu de naissance : autant d'inconnues pour moi.

Je me suis réveillé, il y a une dizaine de jours, pensionnaire du service de traumatologie de l'hôpital de la Salpêtrière, victime, selon les dires de l'interne, d'une sévère forme d'amnésie : la conséquence d'un violent coup reçu à la tête.

Agression ? Sans aucun doute. Par qui ? Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. En effet, fouiller les tréfonds de ma mémoire a été un exercice auquel j'ai été bien incapable de me livrer pendant toute la durée de mon hospitalisation. A la place, j'ai préféré me complaire dans une espèce de cocon brumeux dont je ne parvenais à m'extraire que pour ingurgiter la soupe de légume et la purée réglementaires servies par le personnel hospitalier. Et cette alimentation forcée eut à chaque fois son inévitable corollaire : le passage par la case toilette pour aussitôt tout régurgiter malgré l'interdiction formelle de me lever.

« N'insistez pas, avait dit l'interne au soir du deuxième jour, le choc a dû sévèrement altérer ses fonctions digestives. Elles reviendront progressivement. »

Il me prescrivit à la place une sorte de boisson reconstituante qui, malgré sa consistance épaisse et insipide, passa très bien. Je me sentis vite beaucoup mieux.

Pendant toute cette période à me morfondre sur mon lit d'hôpital, un fonctionnaire de police avait pris la peine de se déplacer afin de procéder à un interrogatoire de routine. On m'avait retrouvé en pleine nuit, inconscient, allongé sur un banc du parc du Luxembourg, recouvert d'un blouson en daim vide de tout portefeuille ou autre élément susceptible de m'identifier. Sur le sommet de mon crâne une plaie de cinq centimètres de long déchirait le cuir chevelu.

En fait, je n'avais pas vraiment mal, excepté un léger bourdonnement le long de mes tempes. Je ne souffrais pas d'insupportables migraines. Je me sentais simplement vidé, sans énergie, atone, comme si j'avais dormi sans interruption pendant une bonne semaine, sinon plus.

L'examen clinique avait révélé une fracture de l'os pariétal, un œdème dans lequel baignait un cerveau engourdi, ainsi qu'un électroencéphalogramme singulier qui justifierait dans les prochains temps des analyses plus approfondies.

Peu désireux de me soumettre aux investigations poussées que l'on me promettait, je signai une décharge auprès de l'hôpital, acceptai les pilules rouges et bleues qu'on me remit pour réduire l'œdème et me retrouvais dans les rues de Paris.

Que faire à présent ? Où dormir ? De quoi vivre ? Ma mémoire finirait-elle par me revenir ?

J'errais ainsi sans but dans la ville, dans les dernières lueurs du crépuscule, indifférent au regard des passants qui me jetaient des coups d'œil furtifs, sans doute étonnés par mon crâne entouré de bandages. Lorsque je sortis de ma torpeur, je constatai que je m'étais adossé contre le métal froid d'un feu tricolore à regarder distraitement s'écouler le flot d'une circulation de plus en plus fluide au fur et à mesure que la soirée avançait.

Mon regard s'attarda sur quelques passants puis remonta l'avenue. Je notais, avec une certaine stupéfaction, que ma vision ne faiblissait pas malgré le fait que mes yeux cherchaient toujours plus haut, toujours plus loin. Je pouvais ainsi lire la plaque d'immatriculation d'une vieille Volvo grise arrêtée à un feu situé à environ deux cents mètres de là. Apparemment, je disposais d'une acuité visuelle largement supérieure à la normale. Peut-être un premier indice pour retrouver qui j'étais.

Le feu passa au vert et la Volvo démarra sur les chapeaux de roues pour parcourir à vive allure la distance qui nous séparait, avant de s'arrêter juste devant moi dans un crissement de frein strident.

« Encore deux feux parfaitement synchronisés ! pensais-je avec un large sourire tout en regardant distraitement le conducteur dont la mine rageuse traduisait l'exaspération. »

Mon sourire n'eut apparemment pas l'heur de lui plaire.

Il sortit de la Volvo et m'apostropha vivement.

— Qu'est-ce qui te fait marrer, abruti ? me lança t-il d'un air mauvais.

Je ne lui répondis pas, me contentant de laisser mon sourire s'élargir à l'infini.

— Mais, ma parole, tu te fous de moi !

Il s'approcha, menaçant.

C'était un énergumène de grande taille, à la carrure impressionnante, au visage carré et aux cheveux ras, sans doute habitué à régler le moindre différent au moyen de ses poings gigantesques.

Je n'étais pas petit non plus et devais approcher du mètre quatre-vingt. J'avais pu le constater dans le reflet que m'avait renvoyé le miroir accroché à l'un des murs de ma chambre d'hôpital.

Mon visage m'avait semblé agréable avec ses traits réguliers, son ossature fine et ses yeux bleu-cobalt qui semblaient avoir eu quelque effet sur les infirmières venues régulièrement s'enquérir de mon état. Mes cheveux étaient blonds, mi longs et légèrement bouclés. Une musculature noueuse et sèche affleurait sous la peau pâle de mon torse. Bref, j'étais mince, trop mince sans doute et pourtant je n'y vis aucun signe d'une quelconque malnutrition mais plutôt l'expression d'une morphologie singulière.

L'examen sommaire de ma denture avait révélé une hygiène buccale parfaite, aucune dent ne présentait la moindre trace de carie. Seule une molaire était abimée et avait été couronnée. Sans doute suite à un quelconque traumatisme de la dent.

Quel âge pouvais-je avoir ? Une trentaine d'années ? Un peu plus, un peu moins ? Cela n'avait guère d'importance, après tout.

L'homme se tenait devant moi, la commissure de ses lèvres tordue dans un rictus mauvais. Je me rendis compte que je continuais à lui sourire et qu'il n'allait pas tarder à exploser. Ce qui se confirma dans la seconde qui suivit. Son poing partit à la rencontre de mes incisives dans le but manifeste de les réduire en bouillie.

Mais je n'étais déjà plus là. Comme dans un rêve, je me retrouvais un bon mètre sur le côté tandis que son poing s'écrasait contre le métal du feu tricolore. J'entendis un craquement sec lors de l'impact ainsi que le hurlement de douleur qui jaillit de la gorge de l'énergumène.

Je devais sans doute pratiquer un art martial et avoir acquis une réelle maîtrise dans la technique de l'esquive.

L'homme était tombé à genoux en secouant son poing, espérant sans doute calmer la douleur qui irradiait de ses os brisés, comme si ce geste ridicule allait lui être d'une quelconque utilité.

Machinalement, sans prendre la peine de réfléchir à ce que je faisais, je m'installai dans la Volvo et démarrai en trombe.

Quelques dizaines de minutes plus tard, le long ruban de l'autoroute du soleil m'absorbait et je filais à bonne allure, plein Sud.

*

Une cigarette, prélevée dans le paquet égaré au fond de la boite à gants, se consumait entre mes doigts, volutes éphémères aussitôt aspirées par les grilles de ventilation. Le tableau de bord, doucement éclairé, diffusait dans l'habitacle une ambiance feutrée. Au dehors, en cette heure tardive, la circulation était fluide. C'était le milieu de la semaine et le rush des grands départs de juillet ne se ferait que d'ici quelques jours. J'avais dépassé Beaune, Chalon puis Macon et m'approchais tout doucement du péage de Villefranche.

J'étais bien.

Curieusement, le fait d'être totalement amnésique ne me préoccupait pas outre mesure, comme si je savais que les informations manquantes réapparaîtraient en temps et en heure.

Quant à cette fracture du crâne sensée requérir une immobilisation prolongée, elle m'apparaissait comme le cadet de mes soucis car le plus important, dans les tous prochains temps, serait de me procurer de quoi survivre. Le conducteur de la Volvo avait bien laissé son portefeuille dans le véhicule, mais sa carte de crédit était inutilisable puisque je n'en connaissais pas le code. Quant aux quelques billets que j'avais trouvés, ils ne me permettraient pas d'aller bien loin.

Comment m'y prendre pour renflouer mes caisses ?

Je tirai machinalement une bouffée et constatai qu'un vice au moins avait déjà refait surface : la tabagie ! La sensation était curieuse : une profonde satisfaction sous l'effet des milliers de particules chimiques se diffusant instantanément dans mon sang mais également une profonde aversion, un réel dégoût.

J'écrasai la cigarette dans le cendrier.

« Gare de péage de Villefranche deux-mille mètres ».

Combien allait-il me rester d'argent après avoir passé ce péage ? L'idée que je n'aurais sans doute pas assez pour me rendre dans le Sud ne m'avait même pas effleuré lorsque je m'étais engagé sur l'autoroute, porte d'Italie. Heureusement, la jauge du réservoir d'essence affichait trois quart plein lorsque j'avais « emprunté » le véhicule.

Il me faudrait récupérer rapidement mes facultés intellectuelles si je ne voulais pas m'exposer à une foule d'ennuis avec en premier une arrestation en bonne et due forme par la maréchaussée pour cause de grivèlerie.

L'autoroute s'élargit soudain en une large courbe avant de venir mourir entre les petites cabines de péage. Je ralentis, débrayai tranquillement et vins m'arrêter derrière une Mercedes frappée d'une immatriculation d'outre Rhin. J'ouvris ma fenêtre en actionnant le lève-vitre électrique et humai les senteurs en provenance du dehors. L'air était plus chaud ici avec les relents de tous ces gaz d'échappements éjectés par la centaine de véhicules patientant devant la barrière de péage.

La préposée, une femme bien enveloppée à l'âge indéterminé ou peut être trop, de singulières lunettes rondes trônant en équilibre sur le bout de son nez pataud, déploya une main boudinée pour se saisir de mon ticket.

« Vingt six euros ! » aboya t-elle en découvrant des dents jaunies sous les assauts répétés de l'herbe à Nicot.

Je lui tendis deux billets et récupérai deux malheureuses pièces de deux euros. La barrière se leva, m'autorisant à poursuivre ma route.

Je mis les gaz et, dans un réflexe salvateur, écrasai la pédale des freins.

Devant moi, indifférente au flot des véhicules reprenant leur course effrénée sur le bitume, se découpait une silhouette gracile, fluide, légère, presque éthérée.

Elle semblait avoir surgi de nulle part, comme matérialisée dans notre dimension en l'espace d'une nanoseconde. Et, tout de suite, de manière complètement irrationnelle, l'information surgit d'un coin reculé de mon cerveau : vampire !

Bien sûr, tout comme vous, je ne devais sans doute pas croire –maudite amnésie - aux êtres de la nuit mais, et ce fut plus fort que moi, je ne pus m'empêcher de prononcer ce mot.

Il faut dire qu'elle en évoquait l'archétype, du moins tel que le représente le cinéma fantastique, dans les aventures du comte Dracula par exemple. Un visage d'une blancheur sépulcrale sous la lumière crue des projecteurs, de longs cheveux noirs dénoués et des yeux immenses qui semblaient me dévorer l'âme. Elle était simplement vêtue d'une robe courte nouée sur ses épaules nues par deux minces rubans de tissu.

Combien de temps suis-je resté ainsi à la dévisager, bouche bée ? Une trentaine de secondes tout au plus, le temps que le conducteur qui me suivait satisfasse aux formalités du passage au péage et ne se mette à klaxonner énergiquement, ce qui lui valut les remontrances d'un douanier attendant le client, dissimulé derrière sa cabine.

La femme, tout en continuant à me regarder fixement, s'approcha et se pencha à ma fenêtre.

— Pouvez-vous m'emmener jusqu'à Lyon ? demanda t-elle tout simplement.

Bien sûr que je pouvais l'emmener jusqu'à Lyon, je pouvais même l'emmener jusqu'au bout du monde si tel devait être son bon désir. J'étais complètement sous le charme.

Elle prit mon sourire, sans doute niais, pour un assentiment, fit le tour du véhicule, ouvrit la portière côté passager et s'assit à mes côtés. Je passai la première et démarrai.

Nous restâmes un long moment silencieux. Nous n'avions pas besoin de parler, c'était inutile, comme si nous étions des amis ou des amants qui se retrouvaient après n'avoir été séparés que le temps d'acheter une baguette ou un paquet de cigarettes.

Curieusement, je n'avais pas peur. Quelques sursauts de raison avaient bien tenté de s'imposer pour me rappeler que les vampires n'existaient pas, que cette femme était sans doute tombée en panne et n'avait trouvé comme moyen de locomotion que le stop pour rentrer chez elle.

Mais ce rationalisme de façade fut très vite réduit à la portion congrue, dissout dans l'épaisseur infinitésimale d'une peau de chagrin. Chaque fibre de mon corps semblait être entrée en résonance avec les cellules de ma passagère et chantait à l'unisson : « Vampire ! Vampire ! »

Mais cela m'était égal. Bien au contraire. Je me sentais extraordinairement bien en sa présence. Je savais intuitivement qu'elle ne chercherait pas à me nuire, qu'elle n'assècherait pas mes veines pour me laisser exsangue, agoniser au petit matin au bord d'une route déserte. J'avais conscience que ma vie passée s'était arrêtée quelque part dans les allées du parc du Luxembourg et qu'une nouvelle existence commençait pour moi, proie idéale et consentante.

Ce fut aux abords de l'agglomération lyonnaise, avec l'apparition des premiers lampadaires dissipant enfin les ténèbres dans lesquelles l'autoroute traçait son chemin, que j'osais lui jeter un coup d'œil.

Son visage était d'une beauté stupéfiante, bien que glacial, marmoréen même, et me fit penser à l'une de ces fresques représentant quelque reine d'Egypte abîmée dans une posture hiératique, le regard perdu dans le lointain, au delà de la bande verte du Nil, vers les dunes ocres et poussiéreuses du désert.

Longtemps elle resta comme perdue dans ses pensées puis, brusquement, tourna son visage vers moi. Je ne pus m'empêcher de sursauter à la vue de ses grands yeux noirs, soulignés de khôl, dont la profondeur semblait se diluer dans un passé immémorial.

Qu'elle était belle ! Avais-je déjà eu l'occasion de voir pareille beauté, même sur les pages glacées des magazines de mode ? Je ne crois pas. Ses lèvres étaient d'un rouge carmin, ses dents, qu'elle consentit à me dévoiler dans un sourire énigmatique, d'une blancheur éclatante et son nez fin et droit soulignait la parfaite symétrie de ses traits.

Même son extrême maigreur ne l'enlaidissait pas pour autant mais, au contraire, lui conférerait une attendrissante touche de fragilité.

Je dus me faire violence pour détourner mon regard et rester concentré sur la route.

— J'habite près de Perrache, dit-elle soudainement alors que les gueules béantes de Fourvière allaient nous engloutir. Pouvez-vous me déposer devant chez moi ?

— Bien sûr ! lui répondis-je tout en notant l'étrange musicalité de sa voix.

Elle éveilla en moi une sorte d'écho lointain tentant de surgir du plus profond de ma mémoire endormie. C'était une espèce d'accent oriental, mais quel accent ? L'écho s'était déjà dilué dans quelque amas neuronal de mon encéphale.

— Je vous remercie.

J'avais dû me tromper. Ce n'était pas un accent oriental mais slave, russe peut-être. Comment avais-je pu confondre ?

— Je vous en prie, m'entendis-je répondre machinalement.

J'eus la désagréable impression qu'un mince et ridicule filet de voix s'était échappé de mon larynx. J'en eu aussitôt confirmation au sourire indulgent qu'elle m'adressa. C'étaient les seuls mots que j'avais prononcés depuis Villefranche et ils avaient été articulés avec une intonation que n'aurait pas reniée un grand castrat.

Nous quittâmes l'autoroute à Perrache, parcourûmes quelques rues transversales pour finalement nous arrêter devant un immeuble de quatre étages étalant sa façade fraîchement rénovée dans la tiédeur de cette nuit de juillet.

Je coupai le contact et lui jetai un coup d'œil interrogateur.

A nouveau ce sourire énigmatique que j'adorais déjà.

Je sortis de la Volvo, en fis le tour et lui ouvris la portière. Voilà que j'étais devenu galant ! Je devais l'être du temps où j'avais encore toute ma mémoire.

La femme vampire glissa ses longues jambes fuselées en dehors de l'habitacle, sembla s'amuser de mon air concupiscent et se retrouva devant moi, ses yeux plongés dans les miens. Un instant, j'eus le sentiment que son regard s'était voilé, que son âme tentait d'atteindre la mienne, qu'elle voulait me dire quelque chose mais qu'elle ne le pouvait pas. Pas encore.

Sa main s'éleva légère dans les airs, effleura ma joue puis saisit la mienne.

Elle m'entraîna vers le porche, composa sur un clavier numérique un code à quatre chiffres et pénétra dans l'immeuble.

Un funeste pressentiment. La certitude que quelque chose d'hostile m'attendait tapi quelque part à l'intérieur.

Mais, là encore, je n'avais pas peur. Curieusement.

Un instant, j'eus pleinement conscience que cette situation était complètement surréaliste. J'étais, quelques heures plus tôt, tranquillement allongé sur mon lit d'hôpital, entouré d'une multitude d'appareils de haute technologie, solidement ancré dans le monde réel, et voilà que je m'étais enfui sous les cris d'orfraie du personnel médical, tout cela pour prendre en stop un vampire surgi du néant dans la lumière de mes feux de croisement. Et, au lieu de démarrer sur les chapeaux de roues pour lui échapper, je me livrais à lui, pieds et poings liés en entrant dans sa tanière. Et le pire dans tout cela était que j'avais tout de suite reconnu en ma passagère un être de la nuit, comme si la chose eut été la plus naturelle qui fut.

Alors que je pénétrai en sa compagnie dans le hall d'entrée, me vint l'idée que j'étais la victime d'une espèce d'hallucination, de perturbation de mes schémas mentaux, que cette femme, bien entendu, n'était pas un vampire et qu'il me faudrait consulter un psychiatre au plus vite.

Mais ce raisonnement ne dura pas. La femme s'était arrêtée devant la porte de l'ascenseur et me dévisageait tout en continuant d'afficher son sourire mystérieux, comme si elle avait lu dans mes pensées. Et ses yeux noirs semblaient me sonder chaque seconde davantage et auraient annihilé en moi, si telle avait été sa volonté, toute velléité de lui résister, de me soustraire à sa volonté manifeste de m'emmener avec elle.

L'ascenseur ne se décidait pas à descendre. Il était manifestement en panne. Elle me désigna l'escalier d'un mouvement du menton.

Nous en gravîmes les marches à une vitesse qui me stupéfia. J'eus l'impression de me retrouver léger comme l'air, comme dégagé des lois implacables de la pesanteur, comme flottant à côté de mon propre corps.

Nous nous retrouvâmes au premier étage, dans une sorte de grand hall, dont le sol, couvert de longues dalles de marbre blanc, supportait, par l'intermédiaire de gigantesques colonnes doriennes, un plafond incrusté de stucs et de fresques au charme désuet du plus pur style rococo. Une soudaine résurgence de mes connaissances en architecture me fit penser à un vieil hôtel particulier du dix-huitième siècle, remis au goût du jour dans la seconde moitié du dix-neuvième. Il se dégageait de l'ensemble une impression étouffante, oppressante, menaçante.

La femme vampire m'entraîna vers une grande porte en chêne massif dans laquelle, faisant de toute évidence office de sonnerie, avait été vissé un butoir en laiton. La porte n'était pas fermée à clé et elle s'ouvrit instantanément sous une simple poussée de ma singulière compagne. Celle-ci s'effaça pour me laisser pénétrer dans un vaste appartement d'où se dégageait l'odeur tenace et têtue de l'encens. Ca et là, quelques bougies scellées dans des bougeoirs en argent, éclairaient avec parcimonie et d'une lueur frileuse l'intérieur des lieux.

Sur la gauche, le salon se terminait par une grande porte-fenêtre, complètement occultée par de lourdes tentures sombres et épaisses. Sur la droite, un petit réduit semblait faire office de cuisine et, tout devant, une enfilade de portes se jetaient de part et d'autre d'un long couloir plongé dans les ténèbres. Sans que je comprenne pourquoi, quelque chose me confirma qu'une présence dormait quelque part au fond de ce trou béant et que je ma vie se retrouverait rapidement en danger si je restais une seconde de plus en ces lieux.

La femme-vampire sembla lire le trouble qui émanait de moi. Son sourire, l'espace d'un instant, se figea en une expression douloureuse, comme une supplique muette, un appel à l'aide.

Comme si moi, pauvre mortel, pouvait faire quoi que ce soit contre ce qui était en train de se réveiller dans les profondeurs de l'appartement.

Il fallait que je quitte cet endroit, au plus vite !

L'espace qui me séparait de la porte était de quelques mètres tout au plus. Le stress qui commençait à tétaniser chaque muscle de mon corps se dissipa sous l'action, je le pense à présent, d'un instinct de survie qui mobilisa en une fraction de seconde toute mes réserves énergétiques.

D'un bond, dont j'aurais été incapable dans des circonstances normales, je me retrouvai devant la porte. J'actionnai la poignée, l'ouvris en grand. Le salut était là devant moi, à quelques pas tout au plus. Il n'oserait pas se lancer à ma poursuite. Les cris que je ne manquerai pas de pousser, rameuteraient les voisins.

Un souffle tiède et fétide se fit sentir dans ma nuque. C'était trop bête ! Déjà je savais que je n'irais pas plus loin. Mes muscles avaient d'ailleurs cessé de m'obéir. Il n'y avait plus rien à faire. Rien, sinon faire face au monstre qui allait se jeter sur moi.

Il ne me laissa même pas cette possibilité.

Une douleur atroce, l'impression que la chair de mon cou se déchirait, qu'une masse dure pénétrait dans ma gorge aspirant avec elle toute ma force vitale, toute mon énergie.

Et puis, d'un seul coup, cette masse acérée se retira, l'étreinte mortelle se desserra, me laissant sans force m'effondrer sur le sol.

Dans la semi-conscience qui s'installa, au travers de mes yeux mi-clos, j'entr'aperçus la femme tenir à distance, en crachant et sifflant, l'être sorti des ténèbres, celui qui, quelques secondes plus tôt, avait tenté de me mettre à mort.

Mes yeux se fermèrent sous le poids de paupières devenues trop lourdes et je perdis connaissance. Un instant, dans mon inconscience, j'eus le sentiment que l'on me donnait à boire un liquide chaud et visqueux. Et puis une main glaciale caressa mes cheveux et effleura les contours de la plaie zigzaguant sur mon crâne.

2

Combien de temps suis-je resté ainsi, dans cet état singulier, à mi-chemin entre veille et somnolence ? Je ne saurais le dire. Et quelle était la part du rêve et de la réalité dans ces images, dans ces visions qui s'incrustaient en une sorte de kaléidoscope endiablé défilant sans interruption devant mes yeux effarés ?

Certaines, sans aucun doute, consistaient en réminiscences fugaces des dernières heures passées. Par moments, je me trouvais au volant de la Volvo et je filais à vive allure sur une autoroute déserte, s'enfonçant toujours plus loin dans les profondeurs de la nuit. Je baignais dans une lumière blafarde, donnant aux paysages que je franchissais une coloration en tons pastel, comme dilués dans l'eau trouble de la palette d'un peintre des temps pré-cubiques.

Et puis, à côté de ces images troubles, coexistaient ou plutôt se superposaient d'autres images, comme des sensations tactiles, suaves et délicieuses, de festins orgiaques où le vin, l'hydromel, les nectars les plus doux et les plus subtils, glissaient avec volupté dans ma gorge insatiable, sans doute la conséquence de la boisson visqueuse qu'on m'avait fait avaler. J'avais l'impression d'être acteur ou figurant dans un péplum de série Z se déroulant en pleine période néronienne. Le rêve eut été idyllique, n'était ce sentiment d'une présence hostile qui, je le savais, me haïssait et guettait quelque part, tapie dans l'ombre.

Ce fut d'ailleurs ce sentiment de danger imminent qui m'arracha à cet état de semi conscience dans lequel je me complaisais. Il fallait que je me réveille. Ma sécurité, mon intégrité, et sans doute beaucoup plus en dépendaient. C'est par miracle que j'avais tout à l'heure échappé au pire que et je savais que le même événement funeste allait bientôt se reproduire. Et, à ce moment là, il serait hélas trop tard pour trouver une quelconque échappatoire. Rien ni personne ne serait plus en mesure de me sauver, de m'arracher aux griffes qui se refermeraient sur moi.

Les dernières images du banquet dionysiaque s'estompèrent, remplacées par les reflets tremblotants que jetaient sur le plafond décrépi les flammes vacillantes des bougies.

J'étais allongé sur un grand lit à baldaquin, planté au milieu de la pièce entrevue tout à l'heure.

Mû par une sorte d'irrésistible instinct de survie, je me redressai en sursaut : j'étais pris au piège dans un repaire de vampires !

Se basant certainement sur d'extraordinaires qualités d'empathie, sur un magnétisme auquel on ne devait que difficilement pouvoir se soustraire, la femme avait joué le rôle du rabatteur pour me livrer pieds et poings liés à son compagnon. Et, si un doute eût pu subsister quant à la réalité de leur existence, la cuisante brûlure qui embrasait ma gorge aurait vite achevé de le dissiper. J'avais l'impression que celle-ci avait été marquée au fer rouge. Je passai le doigt là où la douleur était la plus vive et décelai deux boursouflures espacées de quelques centimètres. Et ces boursouflures, j'en avais la certitude au toucher, étaient percées de deux orifices d'environ un centimètre de diamètre. Les crocs du vampire !

Je devais réagir. Trouver une solution, une porte de sortie. Tout de suite ! Sans attendre plus longuement, sans tergiverser ou me lamenter inutilement sur mon sort.

Pour cela, je devais m'éclaircir de toute urgence l'esprit et, en premier lieu, accepter la réalité de ma situation présente. Il me fallait réaliser que la sonnerie du réveille-matin ne viendrait pas tout à l'heure me replonger dans un univers finalement bien confortable où les êtres de la nuit n'étaient que chimères et personnages de romans. Je devais admettre que j'étais seul, que le monde entier se fichait de ma situation présente et que personne ne viendrait à mon secours.

Le vampire m'avait laissé en vie. Mais le répit qu'il m'avait accordé, le sursis avant exécution, ne pouvait être que de courte durée. Sans doute la ponction qu'il avait effectuée tout à l'heure en bon sang frais l'avait-elle persuadé que j'étais dans l'impossibilité de m'enfuir, qu'il pourrait tranquillement revenir se sustenter lorsque la soif le reprendrait.

Quoi qu'il en fût, je devais faire preuve d'initiative et profiter de son erreur.

Un instant me vint l'idée détestable que peut-être s'opérait déjà en moi la mutation qui me ferait devenir l'alter égo de ces deux vampires. Cette idée fit refluer le long de mon tube digestif un flux nauséeux qui rejeta une bile noire et acide, consumant tout sur son passage, pour s'échapper de mes lèvres en un flot brûlant et visqueux.

La brûlure m'arracha un cri de douleur avant de s'estomper, remplacée aussitôt par une nouvelle envie de vomir. Pourtant, cette sensation douloureuse me fit du bien, comme si elle avait, dans une thérapie de choc, réveillé en moi toutes les fonctions organiques qui paraissaient s'être totalement déréglées.

Il fallait que j'en aie le cœur net ! Que je vérifie immédiatement la validité de cette inquiétante éventualité, que je confirme ou que j'infirme ce doute insidieux.

Sur ma gauche, un mince rayon de lumière filtrait au travers des tentures, reléguant la pièce dans une quasi-obscurité. Le soleil brillait au dehors ! Il faisait donc jour.

Le soleil ! C'est lui qui me révélerait de manière infaillible si j'avais conservé mon humanité ou si elle s'était changée en un être nouveau dont l'âme devait être à présent damnée. Et puisque les vampires existaient bel et bien, puisqu'ils n'étaient pas le fruit de l'imagination de quelques romanciers inspirés, alors était vrai ce qui les caractérisait et, en particulier, la crainte des feux destructeurs du soleil. Serai-je capable de les affronter ? Dans la négative, il me faudrait agir avec la plus extrême prudence afin de ne pas me révéler l'artisan de mon propre anéantissement.

Fort de cette certitude, je me levai et m'approchai avec précaution de la source lumineuse.

Apparemment, fixer le mince rayon de lumière ne me causait aucune gêne particulière. Mes yeux pouvaient s'y attarder sans que ne se déclenche en moi une quelconque angoisse, un malaise insidieux, l'intuition révélatrice du début de la grande mutation.

Je me rapprochais encore. Le rayon solaire, dardant ses faisceaux dans l'obscurité ambiante, m'attirait, me subjuguait, m'invitait à venir me plonger et me ressourcer dans sa chaleur. C'était rassurant. Tout ce temps passé dans une semi-obscurité appelait tout mon être, chaque fibre de mon corps, à rechercher sa lumière.

D'un seul coup, mû par une sorte de réflexe, je passai ma main dans la source lumineuse.

Rien ne se produisit. Aucune brûlure ne vint confirmer mes craintes. Le rayon était doux, agréable, bienfaisant. Je n'étais donc pas devenu un vampire. D'un geste brusque, j'ouvris le rideau en grand et me retrouvais en plein soleil.

Ebloui par la luminosité qui meurtrissait mes yeux, je reculai immédiatement à l'abri de la pénombre ambiante. Etait-ce un signe inquiétant ? Mais non. Il était parfaitement normal que je ne puisse supporter pareil éclat après tout ce temps passé dans une quasi obscurité.

Je fis à nouveau un pas en avant, laissant à mes pupilles dilatées le temps de se rétracter en un disque minuscule.

La fenêtre donnait sur une cour intérieure que je n'avais pas remarquée lorsque j'avais pénétré dans l'appartement quelques heures plus tôt. Quelques heures ? Je n'en savais rien, à vrai dire. Combien de temps étais-je resté dans cet état de semi-conscience après que le vampire eut planté ses crocs dans ma gorge et que l'on m'ait donné à boire cette étrange mixture qui m'avait ragaillardi, réconforté, comme rendu les forces épuisées dans ce destin singulier qui était devenu le mien ?

Oui, en effet ! Je me sentais mieux. N'était cette impression de brûlure le long de ma gorge, je me serais senti presque bien. Une étrange sensation d'ailleurs. Comme si un sang différent, plus riche, plus puissant, circulait dorénavant dans mes veines. Comme si ce liquide nourricier baignait mes cellules d'une énergie nouvelle. Comme si ces cellules devenaient en quelque sorte plus actives, plus vivantes, plus dynamiques. Je me sentis soudain gagné par une véritable euphorie. Même le sentiment de la menace, qui pourtant planait toujours sur moi, s'estompait, balayant d'un seul coup toute angoisse, toute peur, toute inertie, pour les remplacer par la farouche volonté d'agir.

Je jetai un dernier coup d'œil à la cour intérieure, comme un adieu à une existence passée et retournai dans la pénombre. Agir ! Il me fallait agir et non pas m'élancer dans une sorte d'échappatoire aussi vaine qu'illusoire. Toute tentative de fuite était d'avance vouée à l'échec. Je savais que quelque chose de nouveau et d'indéfinissable coulait en moi et me marquait, tel un composant radioactif dont on suit pas à pas le déplacement dans l'organisme. Je savais que le vampire agresseur n'aurait aucune peine à déceler cette matière indélébile et me retrouverait où que j'aille, où que je me cache. Je devais prendre les devants et régler par moi-même ce problème apparemment insoluble.

Quelque chose en moi d'inexprimable, comme une voix intérieure, me soufflait, me pressait d'agir.

Un râle, ou plutôt une espèce de sifflement strident provenait du fin fond de l'appartement. Je ne l'avais pas remarqué au début, tout occupé à vérifier que les morsures du vampire n'avaient pas eu les conséquences funestes que je supputais. Mais à présent, le bruit était parfaitement audible dans l'atmosphère pesante qui flottait tout autour de moi.

Curieusement, car tout à fait irrationnelle au regard de ma situation présente, je me sentis gagner par une sourde excitation. C'était comme si la voix intérieure dissolvait mes craintes, mon désarroi, mes inhibitions.

De proie déjà à l'agonie, je devenais une sorte de chasseur, de docteur Seward, muni de ses crucifix, de son ail et de ses pieux, lancé dans son œuvre exterminatrice. J'allais détruire le monstre, le renvoyer dans ce monde infernal dont il n'aurait jamais dû quitter les frontières maléfiques. Je n'avais aucune idée de la manière avec laquelle j'allais procéder, ne disposant d'aucun des instruments nécessaires, mais cela n'avait pas d'importance. Il suffisait de me laisser guider par la voix intérieure. Elle m'indiquerait comment faire.

« Au fond du couloir, la porte sur ta droite. C'est là ! »

Je quittai la chambre dans laquelle on m'avait allongé et pénétrai dans le vestibule.

La porte ouvrant sur la pièce d'où provenaient les râles était plongée dans le noir le plus absolu. La lueur des bougies ne parvenait pas jusque là, se contentant d'éclairer avec parcimonie les premiers mètres de l'interminable couloir. On eut dit qu'un trou noir d'antimatière avait tissé sa toile en aval et absorbait toute énergie lumineuse, conférant à l'endroit le statut des ténèbres éternelles.

« Avance ! Va au fond du couloir. N'aie aucune peur. Tu ne crains rien. Je suis avec toi. »

La voix s'était faite plus insistante, pressante, impérieuse. Elle émanait de la femme vampire. Pour une raison encore obscure, c'est elle qui me guidait, qui m'adjurait de lui obéir, et d'exécuter ce que, sans doute, il lui était interdit ou impossible d'accomplir.

Quel sort me réserverait-elle lorsque je me serai acquitté de ma tâche ? Cela ne me préoccupait pas outre mesure. A moins de m'être complètement leurré sur ce que j'avais ressenti pendant le trajet de Villefranche jusqu'à Lyon, j'avais la certitude qu'elle ne me voulait aucun mal, bien au contraire.

Je décrochai de son candélabre de bronze l'une des bougies éclairant chichement le couloir et avançais alors résolument, sans plus aucune appréhension, à la rencontre du maître des lieux.

Le râle se faisait plus puissant, plus sonore au fur et à mesure que mes pas s'en approchaient. Il partait très bas dans les graves et remontait crescendo dans un gargouillis infâme jusque très haut dans les aigus. Il donnait l'impression que l'air tentait vainement de s'infiltrer dans des alvéoles obstruées, puis transperçait les parois déchirées d'un parenchyme à bout de souffle. Un sifflement grotesque témoignait des difficultés qu'éprouvait le monstre à faire pénétrer l'air dans ses poumons. L'instinct du chasseur se fit plus intense, plus excitant, presque grisant. Une joie mauvaise monta en moi. Je me sentis invincible.

Je posai ma main sur la clenche de la porte et, avec précaution, afin de ne pas trahir ma présence, j'actionnai le mécanisme d'ouverture.

La pièce était entièrement vide. Aucune lueur ne venait s'infiltrer dans l'obscurité. La fenêtre avait été murée, interdisant à toute lumière de réchauffer la pierre suintante, froide et humide, conférant à l'endroit une impression d'absolue désolation et de glaciale solitude.

La bête était là, immobile, allongée de tout son long sur le sol, sa carcasse décrépie d'un autre âge reposant dans une posture hiératique. Il s'en dégageait une odeur fétide, nauséabonde, repoussante. Une odeur de décomposition des chairs, une odeur de pourriture, une odeur de mort.

Malgré le dégoût qu'il m'inspirait, et ma répugnance manifeste, je m'approchais afin de l'observer plus attentivement.

Il était nu jusqu'à la taille et une sorte de pagne en lambeaux recouvrait ses hanches ossues. Il n'avait plus rien d'un être humain. Son visage émacié, parcheminé, était presque entièrement momifié. Ses lèvres s'étaient rétractées laissant apparaître une rangée de dents proéminentes dont certaines, branlantes, achevaient de se déchausser. Ce qui me surprit le plus fut de constater que les canines paraissaient d'une longueur normale. Rien dans ces dents qui laissât supposer que des crocs puissent jaillir spontanément afin de percer le cou des malheureux tombant entre ses griffes. C'étaient pourtant des crocs qui, tout à l'heure, avaient perforé les muscles de mon cou. Je n'avais pas rêvé. Mes sens ne m'avaient pas trompé. De cela, j'étais certain.

Le vampire émit un râle plus fort que les autres, comme s'il avait senti ma présence du fond de la profonde léthargie dans laquelle il était plongé, et m'arracha à mes réflexions. Un instant, il me sembla que ses paupières se soulevaient, dégageant un regard vide, éteint, où nulle lueur ne révélait la présence d'une âme derrière ce faciès desséché. L'image du Nosferatu, non-mort et non-vivant à la fois, s'avérait caduque. Bien qu'immobile, il n'avait pas la rigidité cadavérique caractéristique. On voyait sa poitrine se soulever et s'abaisser à un rythme régulier dans les chuintements de l'air perçant ses poumons dégénérés.

Les sentiments qu'il m'inspirait étaient mitigés. Certes,une réelle répulsion me tenait à distance, l'odeur fétide qui s'en dégageait y étant je suppose pour une bonne part, mais d'un autre côté, je ne me pouvais m'empêcher d'éprouver une certaine attirance, presque de la fascination pour ce que les auteurs qualifient de sous-produit, d'aberration de la nature.

La voix intérieure se fit soudain plus pressante.

« Agis maintenant. Tue-le ! Le poignard par terre ! Prends-le ! »

J'éloignai la bougie du visage décharné et lui fis décrire un vaste mouvement circulaire. Dans un coin, à l'opposé de la porte, un poignard était posé sur le sol, bien en évidence. Pour quelle raison le vampire femelle voulait-il donc que je mette à mort son compagnon ? Quel était son intérêt ? Et cette lame serait-elle efficace ? Ne valait-il pas mieux s'équiper d'un pieu pour percer le cœur ou d'une hache bien affutée pour trancher la tête ? La brutale réalité n'était pas conforme à ce qu'en disait la littérature.

Je m'approchai du poignard, me baissai, et le saisis par le manche. La lueur de la bougie miroita et scintilla sur la lame dure et effilée, ondulant jusqu'à la pointe à la manière d'un kriss malais. Une arme redoutable, conçue et réalisée pour porter un coup mortel dès la première tentative.

Comment allais-je procéder ? La voix s'était tue dans ma tête me laissant seul avec la tâche qui m'attendait. Soudain, mû par un funeste pressentiment qui me glaça les os, je me retournai.

Le vampire s'était levé et me faisait face.

Un rictus mauvais figeait le masque lui tenant lieu de visage, accentuant encore l'expression de profonde malveillance qui transpirait de son corps voûté et difforme. Et, d'un seul coup, il m'apparut évident que mon assurance n'était que fictive, qu'en réalité seule la voix intérieure me confortait dans l'illusion de pouvoir braver ce monstre impunément.

Le vampire émit un ricanement sinistre comme s'il devinait mon désarroi et commença à tracer de larges cercles concentriques, cherchant le moment propice où il allait se jeter sur moi.

Que faire ? Que tenter ? La voix restait désespérément absente. Seul le silence trouvait un écho à ma supplique muette.

Il ne me restait plus qu'à pivoter sur moi-même, sur le même rythme que le vampire, espérant sans trop y croire que je saurais parer l'attaque mortelle qui, hélas, ne tarderait pas. Faire face, lui faire face, toujours lui faire face. Ne pas le quitter des yeux et attendre un miracle. Je ne voyais pas d'autre solution. Dans quelques secondes il allait se jeter sur moi. C'était trop bête. Dehors, dans la rue, sous le chaud soleil de juillet, les gens vaquaient tranquillement à leurs occupations, insouciants, libres et heureux, ne se doutant pas un seul instant que de tels monstres existaient réellement, et pas seulement tard le soir lorsqu'ils se déchaînaient sur les écrans des postes de télévision. Et moi, j'étais là, dans cet appartement, seul, pris au piège. Je crois qu'à ce moment, j'ai haï toute l'humanité, coupable de l'impardonnable crime d'incrédulité.

J'étais complètement dérouté. Comment me protéger avec, pour toute défense, ce ridicule morceau de métal que je tenais dans mes mains ?

Le poignard ! Il devait avoir une fonction, une signification précise. Je devais vérifier tout de suite cette hypothèse réconfortante.

En un geste mal assuré et pourtant plein d'espoir, j'en dirigeais la pointe effilée dans la direction du vampire. Celui-ci eut un instant d'hésitation, cracha sur le sol une bave sanguinolente puis reprit ses cercles à présent de plus en plus rapprochés. Imperceptiblement, il avait accéléré ses pas.

Il fallait que je trouve une solution. Vite ! Très vite !

Il avait réagi à la provocation que constituait la menace de la lame. Celle-ci, incontestablement, avait un pouvoir. Ce serait peut-être suffisant pour me sortir de ce mauvais pas. Quitter la pièce à reculons. Ne pas le perdre une seule seconde des yeux. Le maintenir à distance respectable de mon cou. Et enfin, tenter, même si cela devait demander des heures, d'évacuer les lieux et retrouver la lumière du soleil. Il serait bien temps plus tard, beaucoup plus tard, une fois en sécurité, d'aviser sur la manière de me soustraire définitivement à son emprise. Ou alors, tenter le tout pour le tout. Attaquer et faire en sorte que le problème se résolve tout de suite. Quitte ou double !

Rassemblant ce qui me restait de courage, je fis un pas dans sa direction, la pointe toujours dirigée vers sa poitrine décharnée. Celui-ci réagit aussitôt en s'esquivant sur le côté.

Mon salut se trouvait bien dans ce poignard. Avait-il un pouvoir magique ?

Peu importait. Il était ma seule chance.

Et puis, d'un seul coup, sans que je ne sache vraiment pourquoi, je choisis la seconde solution. Je lui transpercerai le cœur, je lui enfoncerai la lame le plus profondément possible entre les côtes et je me délecterai de ses hurlements sauvages.

C'était à mon tour de me laisser envahir par la haine, par le besoin de tuer, de frapper, d'anéantir. Je redevenais le chasseur.

Le vampire sentit mon brusque changement d'attitude. Il ne percevait plus l'effroi que véhiculait la sueur ruisselant le long de mes tempes. A la place, les microvésicules se déversant de mes glandes sudoripares lui envoyaient autant de messages d'alerte au travers des flux d'hormones mâles et de neurotransmetteurs s'échappant de mon organisme. J'allais passer à l'attaque et la menace était réelle.

Il cessa de décrire ses cercles concentriques et parut se retrancher dans une expectative prudente. Je devinais son manège : laisser venir, attendre mon assaut et intercepter le bras meurtrier avant qu'il ne s'enfonce dans sa chair. Mon attaque devait être encore plus vive et plus percutante que ce qu'en temps normal j'eus été capable de donner. Tenter une feinte, le laisser bondir, me reculer et frapper. Voilà ce que j'allais faire !

Soudain il émit un crachement de bien mauvaise augure et, avant même que je sois en mesure de réagir, il se jeta sur moi. A trop réfléchir, je m'étais laissé distraire. J'avais baissé ma garde et il en avait profité.

Un réflexe extraordinaire me sauva une première fois. D'un bond sur le côté j'évitai de justesse les deux bras décharnés qui tentaient de se refermer sur moi. Mais le vampire s'était déjà retourné et se lança une nouvelle fois à l'assaut sans tenir compte de la dague que je maintenais dans sa direction dans un geste de défense aussi vain que désespéré. La lame s'enfonça dans un craquement sec en plein poumon tandis que les deux crocs se plantaient dans ma gorge. Un chuintement sinistre m'apprit que mon sang se retirait en un flot impétueux pour inonder les veines assoiffées du Nosferatu.

La dague n'avait servi à rien. Le vampire n'avait même pas bronché.

C'était la fin. J'avais perdu. J'allais mourir.

Et alors que ma vie se retirait au rythme du chuintement funeste, mes pensées curieusement furent pour ce soleil que je ne reverrais plus. Je ne pensais qu'au soleil. A ce soleil qui, à cette heure, inondait la ville inconsciente du drame qui se jouait sous ses toits.

C'était vraiment trop bête ! Un voile passa devant mes yeux. Je n'avais plus la volonté de me débattre. La première ponction de sang m'avait ôté toute énergie. Le vampire s'en était d'ailleurs rendu compte et avait ralenti sa succion. Sa prise était assurée, il n'était plus pressé. La dague gisait à quelques centimètres, ultime planche de salut que je n'avais plus la force de saisir.

J'eus l'impression qu'un trou noir se matérialisait devant mes yeux. Ma rétine était-elle déjà en train de se nécroser ou était-ce le requiem de mon cerveau qui interprétait sa dernière partition ? Incrédule, je vis ce trou noir m'aspirer implacablement sans que je puisse réagir, impuissant à me soustraire à sa formidable force d'attraction. S'agissait-il d'un ultime délire cérébral refusant le néant, ou était-ce mon âme qui se détachait de mon corps exsangue, aspirée par une nouvelle dimension ?

C'était donc cela mourir ? Ca ne paraissait pas si difficile. Je ne sentais rien, sinon une délicieuse langueur qui anesthésiait mon corps et engourdissait mon esprit. Ne plus lutter. S'abandonner à l'étreinte mortelle. Se laisser envahir par cette étrange volupté qui gagnait chaque instant davantage.

Et puis l'étau se desserra, les crocs quittèrent ma chair meurtrie tandis qu'une sorte de rugissement animal, de hurlement sauvage à faire frémir de terreur l'individu le plus endurci, retentissait dans la pièce, déchirait mon tympan, et pénétrait, telle une aiguille brûlante, jusqu'au plus profond de mon cerveau.

J'ouvris les yeux et aperçus le vampire, à genou, tenant de ses deux mains diaphanes la dague qui lui transperçait la poitrine. Une silhouette gracile et légère se tenait derrière lui dans laquelle je reconnus le masque grimaçant et satisfait du vampire femelle.

Et puis mes paupières devinrent lourdes, si pesantes qu'elles se refermèrent sur mes yeux déjà vitreux. Le trou noir m'appelait pour me projeter dans une espèce de no man's land, espace d'une autre dimension, plan intermédiaire, Styx à cheval entre la vie et la mort. Le trou noir m'aspirait toujours plus sans que ne m'apparaisse cette fameuse lumière blanche dont la littérature ésotérique nous assure qu'elle guide les âmes désincarnées vers leur repos.

J'avais pourtant la certitude d'avoir quitté mon corps, de l'avoir abandonné, vidé de son principe vital, pour m'en venir flotter librement dans une sorte de cocon éthérique.

Alors, des petites particules, lumineuses telles des grains de poussière voltigeant en tout sens dans un rayon de soleil, vinrent s'agglomérer autour de moi, emprisonnant mon corps, ce fameux corps spirituel décrit par les initiés, dans une auréole douce et apaisante. Car je savais, j'avais la certitude, qu'il ne s'agissait pas d'une simple hallucination d'un encéphale à l'agonie mais bien d'une réalité dont je faisais à présent l'expérience.

Je baignais dans une lumière radieuse et j'étais bien, terriblement bien. Je flottais dans l'espace et pouvais distinguer tout en bas, sur ce monde que je venais de quitter, ces gens qui, tels de minuscules fourmis, s'agitaient en tous sens dans la ville asphyxiée par les embouteillages de fin d'après-midi. Puis, je pris de l'altitude avant de me retrouver à contempler la terre étalant sous mes yeux le bleu de ses océans, le blanc immaculé de ses masses nuageuses, les nuances de vert et de brun de ses immenses continents. Déjà je basculais dans une nouvelle dimension de la conscience et mon âme, enfin en paix, connaissait le repos.

Mais tous les liens qui me liaient à ce monde étaient sans doute encore trop puissants car, soudain, je sentis le pouvoir d'attraction, la pesanteur du globe terrestre m'attirer dans un mouvement de plus en plus

accéléré, jusqu'à ce que je me réincarne dans le corps inerte qui reposait à quelques centimètres du monstre entamant déjà un processus précipité de décomposition.

J'allais vivre, mais dans quelles conditions ? A nouveau des crocs se plantèrent dans ma gorge mais ils n'étaient pas hostiles. Une chaleur m'envahit et je sombrais dans l'inconscience pour la seconde fois de la journée.